

Karen Swassjan

Les inattendus français

1.

Les mots dont la source est patience
ne sont point simples signes ordinaires;
tous les mots qui proviennent du silence
sont divins et changent l'univers.

Ce ne sont que les gestes d'un ange –
pures ébauches dans l'air frémissant –
qui dessinent sur une toile douce et blanche
un temple d'or, éternel et puissant.

Quels paysages se révèlent à nos yeux
quand, sans trace, nous allons pour mourir? –
et peut-être nos mots silencieux
sont les fleurs inconnues d'avenir.

Ce 28 janvier 1975

2. Un poème écrit sur les pétales d'une rose

O quel instant!
tout comme une grappe
d'une plénitude silencieuse.
C'est un effort pour te comprendre...

Mais toi, ô Rose!
Tous mes efforts tu mets en cendres.
Devant ta corne d'abondance
tous nos essors qui s'élancent

ne sont qu'un cri d'impuissance,
si pâle et tendre.

Ce 6 septembre 1975

3.

Peut-être nos yeux ouverts
ne sont que les cimetières
où se jette sans cesse l'essence des choses.
Mais quelles merveilles s'éveillent
à l'heure même du sommeil
sous tant de paupières
pendant les nuits profondes et silencieuses!

Ce 15 septembre 1975

4.

Nous sommes les cordes tendues sans fin:
ô quelle chanson sonore et triste
s'élançe quand cet archet divin
ne nous fait qu'un à l'improviste!

Mais Dieu nous donnera l'audace
de supporter ce grand chagrin:
cette croix énorme où se croise
le contrepoint de nos destins.

Ce 9 juillet 1976

5.

Sais-tu, ô toi qui cherches les choses autour,
combien d'ébauches dorment sous tes paupières?...
Oh! ferme tes yeux, oublie les vues du jour
et puis regarde ton propre univers!

Ici l'espace du cœur, ici le temple pur

de tous nos mots qui chantent comme les enfants,
de toutes nos plaintes absentes, présentes, futures,
de notre amour qui brûle infiniment.

Toi, tu verras ici la terre remplie du ciel, –
que c'est en vain qu'on cherche les merveilles,
que ce qu'on nomme Dieu n'est que le miel
et nous, nous le créons comme les abeilles.

Ce 17 septembre 1976

6.

Il nous semble souvent que la mort nous écrase,
que règne partout la fin
qui détruit toutes les choses qui s'en vont sans trace.

...

D'ailleurs on lit dans Saint Thomas d'Aquin
que les choses qu'on appelle mortelles
(par exemple, cette fleur que tu tiens à la main)
sont les métaphores spirituelles
dont le fond est exempt de destin.

Ce 20 octobre 1976

7.

(D'un cycle «Les Miroirs»)

I.

O toi, cachette ouverte mais inconnue,
du vide rempli une preuve irrécusable!
Combien d'énigmes conserves-tu de nous
dans ton abîme froid et peu aimable!
Le cimetière muet de nos sourires;
musée de raretés sans avenir;
voracité; une profondeur insatiable...
Toi qui absorbes en toi à chaque instant
un nombre formidable d'yeux absents,
de nos expressions irréparables...

Toi, n'es-tu pas le témoin du Néant,
un temple du passé inépuisable
qui sucés du futur impuissant
le suc précoce et ineffable
qui mûrit sous l'emprise du plus-que-parfait...
Mais est-ce que tout ça disparaît, –
ou, qui sait, quand nous y tournons le dos
dans cet espace profond et invisible
ne reste-t-il, formé de nos morceaux,
un double immortellement terrible?

Ce 26 octobre 1976

II.

Quand la mort s'approche, notre double nous quitte,
l'au-delà est fermé pour lui,
car son rôle vigilant et cruel se limite
à ce dédoublement de la vie.

N'est-ce pas lui qui nous rend nos images compromises
du fond de ce laid décor?...

C'est pourquoi on dit lorsqu'une glace se brise
que cela prédit la mort.

Ce 30 octobre 1976

8.

Tes prunelles sont les grains du raisin
dont mon regard est vendangeur, –
et quand tu pleures,
elles transforment leur trop-plein
en jus qui s'infuse lentement jusqu'au vin
dans les ténèbres de mon cœur.

Ce 22 avril 1977

9.

Les yeux, comme les orphelins
 auxquels on dit que leur mère
 s'en est allée au loin,
 cherchent de dessous les paupières
 le sommeil,
 éperdus,
 en vain.

Ce 31 mai 1977

10.

A Nine

O petit cœur, ô toi, merveille blonde,
 de tous mes mots irréparables l'hirondelle!...
 Quelle confiance ronde et pure abonde
 à l'intérieur de tes prunelles!

Et moi, plié sous l'indicible,
 je répète le même sans cesse,
 que la chose la plus pénible
 dans cette vie, c'est la tendresse.

Ce 7 juin 1977

[Probablement, il passera bien de l'eau sous les ponts jusqu'à ce que toi, ma petite, tu saches lire et comprendre ces quelques lignes qu'un poète, l'ami de ton père, t'a dédiées – dans une langue empruntée – par force d'un instant énorme et presque intemporel dont l'énigme est tout à fait inconcevable pour ceux qui sont irréparablement emprisonnés dans l'espace du cadran. Le voici, cet instant, devenu un poème, car ce qu'on nomme «le poème» n'est en effet que le temps qui survit à soi-même et s'immortalise dans un bout de papier incombustible.]

11.

Une femme qui se mire,
 qui donne son sourire
 étudié à ce vide, –

n'est-elle pas, cette belle,
une légère hirondelle?
Et la glace... son nid?

Elle voudrait s'absorber
dans ce nid, s'imbiber,
mais, hélas! elle ignore
qu'entre elle et la glace
il y a de l'espace
jaloux comme la mort.

(D'un cycle «Les Miroirs»)

Ce 21 juin 1977

12.

C'est en toi seulement, mon cœur martyrisé,
qu'il se fit une place pour l'indicible
dont ma bouche est un imitateur.

Je te fais confiance, mon cœur, car même brisé
tu gardes ton silence irrésistible
en dépit des mots provocateurs.

Ce 22 juin 1977

13.

Ah! cette musique! elle nous pousse à l'extrême,
jusqu'au mutisme de prière...
Inattendue comme la mort, et quand même,
comme le vécu, familière.

Que nous veut-elle, elle qui nous terrorise
par la présence du destin,
cette Circé qui implore notre vie compromise
d'être toujours en chemin?

Ce 23 juin 1977

14.

Si tu savais combien je t'aime!...
Je t'aime pour tout: pour tes écarts,
pour ma souffrance secrète et même
pour le destin qui nous sépare.

Pour l'insomnie qui – longue, pure –
dort son sommeil de toutes les nuits
et rêve de nous... Ô quelle torture
que de veiller en rêve d'autrui!

Pour cet énorme «Impossible»
qui égalise en nous enfin
l'hypertension de l'indicible
et l'anémie du quotidien.

Ce 2 juillet 1977

15.

A Lévon Nersissian

Comme la vigne qui, l'on dirait après
une paralysie désespérée,
jette ses échelas devant l'entrée
d'une nouvelle épreuve pour s'y rendre,
prête et pure comme aucun autre,
ébahie comme un apôtre,
à l'attente. Ô perte, perte!
A quoi donc faut-il s'attendre
à la veille de la vendange?
Elle se tait, cette vigne ouverte,
détournée de nous aux anges...

Il ne reste qu'à la comprendre.

Ce 10 juillet 1977

16.

Pleins de peur, provinciaux, à plat ventre,
entre quatre murs arrangés...

Et – soudain – transposés au centre
d'univers, par force de danger.

Oh! danger, danger-mère qui nous garde
en présence de tous les dangers!
Pur vertige qui, étrange, nous re-garde,
comme la bouche qui pressent son manger,
à l'approche de la vendange
dont nous sommes les grappes, dérangées,
Invisibles d'ici.
Vues des anges.

écrit le 7 juillet 1977

17.

Des souvenirs d'une enfance

Ô enfance, cabochon sans défense!
Est-ce ta brusque indifférence
qui te garde en présence des dangers
infinis qui t'entourent? Ou peut-être,
c'est ce vent inconnu et léger
qui t'attrape à l'appui d'une fenêtre,
quand tu es en suspens. Presque là.
Presque en bas. Ô combat, combat,
où se battent l'oiseau et la pierre! –
Qui vaincra donc: le ciel ou la terre –
dans cette lutte sanglante, à mort,
dont l'arène est le corps d'un enfant
qui ne tient qu'à un fil – en dehors –
sourd aux cris inhumains des parents,
souriant... Qui saurait cueillir
de ses joues transparentes ce sourire
à l'instant suprême de la chute?

Qui aura besoin de cette fleur
 qui – soudain – égalise la lutte
 dont les anges sont les seuls spectateurs?

Ce 11 juillet 1977

18.

A Marat Kharazian

Souvenirs. Il nous semble souvent que c'est nous
 qui (ô pure illusion!) les gardons, –
 mais, en fait, ce sont eux, nos complices inconnus,
 qui nous aident tout à coup dans cette vie sans issue,
 où nous nous tourmentons.

Souvenirs. Ne sont-ils que les pluies battantes
 qui arrosent le sol desséché
 de nos âmes, où soudain, après tant d'attente,
 le désert se transforme en vergers?

Souvenirs. Hirondelles du temps retrouvé,
 de nos pertes l'intérieur merveilleux...

Toute la France – j'ai vu – était gravée
 sur le cuivre humide de tes yeux.

Ce 27 juillet 1977

19.

Sourire

Merveilleux, charitable et sage,
 entouré d'innombrables nuances,
 ô sourire! ô Dieu de visage!
 Est-ce toi qui par trop de silence
 transformes nos masques en paysages?
 Est-ce toi, généreux, qui partages
 avec nous ta corne d'abondance?

D'où, d'ailleurs, cette tension indomptable
qui t'imprime une telle volonté?...

Toi, hélas! tu n'es pas immuable,
car dans sa radieuse clarté
le visage a aussi son diable,
ses blasphèmes, et même ses athées.

écrit le 31 juillet 1977

20.

Tu me dis «amour», moi j'écoute «à mort»;
tu me dis «jamais», moi j'écoute «j'aimais», –
mais de toutes mes fautes c'est une faute toute d'or...
«... eilles», ajoutes-tu, moi j'écoute «dorée».

Ce 4 février 1978

21.

A la langue française

Comme un pèlerin qui, contre son gré,
erre par une grotte mystérieuse
(sans savoir à quel degré
cette grotte est dangereuse)
et commence à chanter à pleine voix
pour cacher sa peur qui le brise,

ainsi donc moi –

je te chante, ô langue inconnue,
face à toutes tes surprises –

misérable, aveugle et nu.

*écrit le 14 février 1978 ici, si loin de toi...
ma France, pays inoubliable – car
bizarrement connu: jadis.*

22.

Prendre la mort, comme si elle était
entre toutes les surprises une surprise,
car l'hiver est l'hiver, mais personne ne s'avise
que l'hiver nous promet l'été.

Prendre la mort, comme si elle était
notre Maître profond de la vie
dont nous sommes ou serons un jour (malgré
l'arrogance) les dociles apprentis.

écrit le 24 février 1978

23.

Certaines de nos pertes tombent,
mêlées, comme les feuilles, à la terre
sous le pur noir de nos pas...

Et soudain, devenant les colombes,
elles s'envolent vers le ciel ouvert
pour tomber de nouveau, comme les voix
de promesse...

sur nos pas, sur nos tombes.

Fin de février 1978

24.

Leçon de phonétique

Écoutant, une nuit, le cri de la porte,
je voulais te dire: «Comme elle crie, la porte!» –
on ne sait pourquoi, il advint tout autre,
et je dis tout blême: «Comme elle crie, cette perte!»

Il semblait d'abord que ce soit une faute

(mon français pouvait se tromper sans doute).
 Tu me corrigeas: «Pas de perte, porte.» –
 Mais je vis, mon Dieu, elle s'ouvrait, cette porte,
 comme l'imperméable du Seigneur des Pertes,
 qui les supporta, tant de pluies battantes,
 sous les yeux terriens, inépuisables...

Et je dis tout blême: «Il faut que je parte.»

Ce 27 février 1978

25.

On dit qu'un livre est un temple
 rempli de grâce lorsqu'on le lit.
 Pour moi, plutôt, c'est un exemple
 irremplaçable de la vie.

De *notre* vie qui n'est qu'un livre,
 cours abrégé des sciences d'adieux,
 suivi en face de mort, car vivre,
 c'est être lu à fond par Dieu.

Fin de mars 1978

Appendices

A peine ai-je vu ta figure éclatante
 sans savoir ton nom,
 que mes yeux se sont remplis d'attente
 comme une pauvre paume.

Dis-moi, ô toi qui m'attires sans cesse
 et impitoyablement,
 fleuriront-ils jamais dans tes caresses,
 mes espoirs absents?

O silencieuse, ô toi vers qui s'élancent
tous mes efforts,
entre mes yeux étendus et ton silence
tremble un abîme sonore.

Ce 24 septembre 1975

Je suis si vide, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps,
et toi! Tes paumes énormes sont pleines d'attente...
Qui nous dira quelle force mystérieuse unit nos cœurs,
quand quelque part un violon quelconque chante?

J'ai tout compris, je sais: l'impuissance est notre
maître,

Nos corps incorrigibles sont mis aux fers du temps...
Mais notre cœur est comme une grande fenêtre
où Dieu s'appuie et nous attend.

Fin de novembre 1975

.....

La figure d'une jeune fille est murmure du printemps,
le parfum d'une rose précoce...
tant de joie elle verse vers mes yeux absents
que j'oublie mes douleurs atroces.

.....

1976

A Emilie

amicalement, admirativement depuis toujours

Si l'on me demande d'où provient ce poème? –
je montrerai tout d'un coup mon cœur,
car moi je suis de votre art suprême
un avide dégustateur.

A vrai dire, mon éloge n'est qu'une métamorphose
dont l'énigme est à vous à comprendre...
n'est pas vrai que le goût de cette pâte merveilleuse
se transforme en mes mots les plus tendres.

Je pressens qu'on dira: c'est une anomalie...
Soit. Qu'importe. Je suis calme quand même.
Mais j'espère que vous, ma chère Emilie,
garderez le secret de ce bon poème.

Ce 19 octobre 1976

(D'un cycle «Les Miroirs»)

Une femme vraiment jolie
préfère (mais quelle bêtise !)
parmi toutes ses amies
cette glace pleine de surprises.

N'a-t-elle pas de soupçons
à l'égard d'une telle amie?...
C'est que cette glace jolie
est grosse de trahison...

écrit ce 3 Novembre 1976 par la force d'une
inspiration bizzare

Glace, le plus beau des mensonges,
toi, façon d'être d'un Narcisse;
cascade fausse où je plonge
pour m'épurer de tous mes vices...

...

Novembre 1976

[In memoriam RMR]

Chaque endroit a son envers pressant.

Ainsi la mort. La porcelaine se brise
quand on la touche imprudemment...
D'ailleurs cette perte s'égalise
par le brusque et bleu tremblement
qui survit à sa forme ci-devant.

Retiens cela. Et même brisé,
sois le son, et non l'éclat.
Ta forme ! Laisse-la au passé,
en aspirant vers l'au-delà.

Bois ton calice rempli de l'effroi
jusqu'à la lie, jusqu'à ta fin...

Et si le vin est trop amer pour toi,
alors deviens toi-même le vin.

Ce 19 mai 1977

Comme une fillette qui représente la mère –
son avenir irrésistible – dans les yeux,
non, comme une gorge muette pleine de prières, –
ainsi le monde entier est gros d'adieux.

Adieux! – ô quel mélange du frêle et du pénible,
l'hypertension
de l'Indicible...

Et nous... les accoucheurs de ce fardeau...
Que signifie pour nous ce mot?
Hélas!
Il nous écrase
comme un marteau...

Mais chaque fois lorsqu'on chuchote
 «adieux»,
 dans le tourment
 ce mot nous sonne tout autrement –
 comme un chemin qui nous emmène
 à Dieu.

Ce 19 avril 1977

Tu es si frêle? O imbécile!
 Alors prends garde aux mains d'enfant
 Qui brisent impitoyablement
 Et sans façon les choses fragiles.

Ces mains d'enfant, elles sont cruelles,
 elles nous rattrape tout à coup
 en nous brisant comme un joujou.

Et nous...
 nous ignorons à l'heure mortelle
 que ce qu'on nomme l'Eternel
 n'est que l'Enfant,
 l'Enfant qui joue.

Ce 26 avril 1977

A la musique

Musique, toi, inconcevable!
 Toi qui submerges notre cœur
 par l'excédent irréparable
 de la tendresse.

Provocateur
 qui nous incite à rester
 fidèles à cette absurdité
 que nous nommons la vie.
 Mais qui

es-tu donc? Un silence sonore
crucifié par notre cri?
Peut-être la présence du sort?
Toi, immortelle comme la mort,
résurrection imprévue...
Réponds-nous, que veux-tu de nous,
de tes martyrs?

Reine sans merci,
pourquoi, régnant sur notre vie,
es-tu toujours à genoux?...

Musique, récolte de nos instants
inexprimables. Hirondelle
de toutes nos pertes. Toi, serment
que nous gardons. Enfant cruel
qui nous écrase comme un jouet.
Musique, toi, l'inattendue,
toi, qui transformes toute notre vie
en tic d'un malentendu.

Nous sommes les fleurs. Te voici
qui tires de notre cœur le miel
comme une abeille. Don divin,
ou même Dieu-même tombé du Ciel
ici où nous souffrons sans cesse,
désespérés, perdus, en vain...

Toi... Coup de grâce. Garante. Promesse.

Ce 2 mai 1977

Les larmes, inconnues, s'accumulent...

Et soudain –
les calices de tes yeux
se remplissent du vin
si fort et précieux,

qu'en voulant l'éprouver un peu,
enivré que je suis, je recule.

Mais pour qui ce vin étrange?

Pour les anges –
ce sont eux qui te boivent
quand tu pleures...

Ce sont eux qui éprouvent
Le trop-plein
de ce vin

dont j'étais viticulteur.

Ce 17 mai 1977

C'est l'inguérissable loi des hommes:
chaque action provoque sa réaction;
et lorsqu'on prononce un sacré nom,
quelque chose d'impur surgit au fond.

Tout ce que je te cause n'est qu'un côté
dont l'envers, ah! t'est inconcevable...

Or, l'envers de ma méchanceté
Plie sous la tendresse insupportable.

Ce 22 mai 1977. La nuit

L'origine de l'amour

Mais qui sont-ils qui brisent la chaîne du temps
par force de cet instant énorme et mûr
qui a jeté le temps hors du cadran
en devenant espace pur?

Leurs yeux absents... Soudain ils se rencontrent

(soudain – ainsi s'appelle le moule du destin)
 et forment dans cet espace commun un autre
 espace inattendu et clandestin,

où l'univers s'élançe de nouveau
 du fond incroyable et mythique
 d'un foyer divin de tous les cœurs...

Un traître seul dénonce ce complot,
 l'hypertension de cette musique:
 c'est leur sourire fatalement provocateur.

Ce 23 mai 1977

A Vania

«Tout fugitif n'est qu'un semblant.»
 Cela veut dire que tu en es aussi...
 De quoi pourtant?
 Peut-être de l'absence ardente
 qui se présente en toi ici
 comme une épreuve négative?...

(Je me souviens subitement
 d'un chevalier flamboyant
 avec un nom si expressif.
 Son nom? Bonheur ou Gluck...)

Et voici mon vœu frappant:
 Que toute ta vie soit fugitive
 à la façon d'une fugue.

Ce 25 mai 1977

Que signifie ce verbe: «disparaître» ?
 Le fruit mangé disparaît-il vraiment ?
 Il perd sa forme ancienne, il meurt... pour naître
 dans le mutisme du goût ardent.

Et quand le goût passe, il se transforme peut-être
en un sourire clairvoyant...

La forme n'est rien, si la métamorphose
n'est pas son maître,
et la constance n'existe que dans les changements.

Ce 28 mai 1977

Et voici ma religion depuis toujours,
c'est devant elle que j'incline ma tête :
Il n'y a pas de Dieu à part l'Amour,
Et la Musique en est le seul prophète.

Ce 28 mai 1977 et de tout temps

Leçon musicale

Je te dirai cela tout bas,
en termes de musique:
c'est en musique seulement que bat
le pouls vraiment magique.

Ni en mineur, ni en majeur,
mais quelque part en outre
ta vie est comme un *Septakkord*
qui cherche à se résoudre.

Mais la tonique sera atteinte
et sonnera quand même,
quand tu prononceras enfin
cette phrase magique : «Je t'aime».

Ce 6 juin 1977

Chère, ton sourire est comme une fleur,
une fleur gonflée des brusques pluies battantes

de la promesse, de la douceur
et de l'indifférence provocante.

Cette fleur... Personne de ceux qui veulent
la cueillir de ton visage nu
ne sait que sa racine toute seule
absorbe sans cesse tes larmes inconnues.

Ce 25 juin 1977

Ce petit impromptu m'est venu par cette nuit close, lorsque je me suis
subitement souvenu de ton sourire d'hier, ma toute chère; tu me pardonneras,
j'espère, cette révélation innocente d'un de tes petits secrets, d'autant plus que
celle-ci ne te compromet aucunement, mais, au contraire, elle te fait plus
charmante et plus énigmatique qu'avant...

O chérie! mes paumes, tes confidentes,
ces gravures chiffrées de mon destin,
gardent en elles la mémoire ardente
de tes larmes qui coulent sans fin, en vain!

Sois tranquille. Tes larmes que voici
se transforment un jour ou l'autre
en mes voix. Ecoute. Cette voix. Celle-ci.
Presque mienne. Mais pas du tout. La *nôtre*.

Ce 7 juillet 1977

Chanson

Comme les fleuves
qui ont soif de la mer,
comme les fleurs
qui appellent les abeilles,
comme les paupières
qui cherchent le sommeil,
comme les pleurs
qui – en vain! en vain! –
veulent s'absorber dans les paumes

enflammées, –
 ainsi mes mains
 tendent vers toi, bien-aimée,
 incomparable,
 inaccessible,
 perdue à jamais!

Ce 12 juillet 1977

L'amour d'une jeune Grecque

Tu dors... Tout d'or... Ton corps tout nu
 comme un miracle m'est venu,
 miracle furibond...
 Mais qui es-tu qui m'a connue
 jusqu'à mes points tout inconnus,
 jusqu'à mon sein profond?

Je suis la terre, toi – mon printemps
 qui me féconde profondément
 à l'heure de mon réveil...
 Ah! bien-aimé, tes mots ardents,
 ta longue haleine jusqu'à présent
 s'enflamme dans mes oreilles.

Enorme, furieux, sauvage, mais pur...
 Pour ton génie à l'art d'amour,
 si tendre, si rebelle,
 que les Dieux t'épargnent dans mon séjour,
 et que tes paumes gardent toujours
 le moule de mes mamelles!

Ce 26 novembre 1977

«Rose venue très tard», mais qui l'aura comprise,
 cette sœur tardive, cet intérieur magique
 de toutes nos chances promises et... com-promises,

ce rêve d'été dont les pétales
sont comme les feuilles d'un dictionnaire philosophique.

(Une déd.)

Ce 17 juillet 1978

Chanson à part

Sanglots, sanglots!
Paumes pleines de pleurs...
quelle chute d'eau
qui casse mon cœur!

Mon cœur, mon cœur!
Clos comme la nuit,
clos comme les yeux
devant cette vie!

Cette vie, cette vie,
cette coquette du destin
dont la coquetterie
se dépense en vain...

Et soudain... Une caresse.
D'où? La vie? Non, la mort – :
Un sourire, une *promesse*,
tout en or, tout en or!

Ce 20 juillet 1978